

Journées Jean Egen 2019, du 30 août au 1<sup>er</sup> septembre

## Les enfants dans les souvenirs et l'imagination romanesque de Jean Egen

Rien ne montre mieux combien le monde s'est transformé que les différences entre les enfants d'autrefois, que nous avons été, et les enfants d'aujourd'hui, nos petits-enfants, devenus si grands, des perches, et qui nous paraissent si lointains, si étranges parfois, assis ou allongés qu'ils sont une bonne partie de la journée avec leurs appareils et l'attention fixée sur des écrans. « Ils vivent sur une autre planète » ? Non, mais ce qu'on peut appeler « la condition enfantine » (comme on parle de « la condition humaine » et, depuis peu, de « la condition animale ») a énormément changé. Il faut se souvenir. Et rien de tel, pour rafraîchir et colorier sa mémoire, que de relire sous cet angle *Les tilleuls de Lautenbach*, *Hans du Florival* et aussi, en prolongeant le plaisir par la fantaisie, les trois tomes de la saga *Le partage du sang*.

Dans sa dernière fantaisie, *Saint Nicolas raconté par un ami de son âne* (1985), Jean Egen dit sous les dehors de l'humour son inquiétude devant ce qu'on peut voir de l'évolution des enfants dans les conditions de notre temps.

### Les premières amours

Ils ne restent pas assis, ils courent, les enfants, dans les souvenirs d'Alsace de Jean Egen. Ils ne sont pas tous et tout le temps heureux, bien entendu, mais Changala l'est. Sûrement parce qu'il se trouve en vacances à Lautenbach, dans le Florival, la plus belle vallée d'Alsace, n'en déplaise à Roger Siffer... Et c'est là, où il est né (en 1920), que Changala, et déjà son papa, situait le centre du monde, qui, comme on sait, est un paradis secret. Papa ne se lasse pas de raconter, en effet, que, « lorsque le Bon Dieu se penche sur la terre pour contempler son œuvre, ce n'est pas sur les chutes du Niagara ou le massif du Mont Blanc que son regard se pose le plus volontiers, c'est sur Lautenbach »<sup>1</sup> et, dans le village, il s'arrête sur le café-restaurant du Centre, tenu par une grand-maman kougelhopf et l'oncle Nicolas qui élève lapins, poules, cochons et chèvres.

Quand il n'est pas en vacances, le plus souvent possible, car sa maman a du *Heimweh* en toute saison et « l'hiver alsacien est aussi beau que l'été »<sup>2</sup>, Changala vit en exil à Audincourt, une cité industrielle au fond de la Trouée de Belfort. Là, il s'appelle Jean et a maille à partir avec ses maîtresses de la Maternelle. A la tête de la minorité alsacienne, il a mené une rude bataille contre les Francs-Comtois qui soutiennent que les bébés naissent dans les choux, alors que les Alsaciens savent bien qu'ils sont apportés aux mamans par les cigognes.

De l'amour Changala sait pas mal de choses. D'un côté, il s'instruit en écoutant sous la table les blagues érotiques surréalistes que se racontent les grandes personnes à la fin des repas. De l'autre, il y a les petites Meyer, deux jumelles de neuf ans, lui en a onze. Celle qui le trouble le plus, c'est Marguerite aux yeux de myosotis, *Vergiss-mein-nicht*. Il la fuit, souffre de ses rires, aussi angéliques que moqueurs, il imagine des histoires, organise des jeux, une adaptation des Trois Mousquetaires. Lui dans le rôle de d'Artagnan, Marguerite est la reine. Gabriel, « l'enfant de chœur le plus en vue de la paroisse », interprétera l'intrigant Buckingham. (Plus tard, ce Gabriel, qui s'appelle en réalité Edmond Gerrer, sera maire de Colmar.) Lorsqu'au Louvre d'Artagnan rapportera les ferrets (des bouchons de carafe) à la reine, celle-ci lui tendra sa main à baiser. « Ils devinrent cramoisis tous les deux. »

Pureté, transparence des amours enfantines ! Ne vous y trompez pas, rappelez-vous. « Il n’y a rien de plus sérieux. »<sup>3</sup> Jean Egen raconta les siennes dans *Les tilleuls de Lautenbach* (1979), il recommencera avec quelques variantes dans *Le Hans du Florival* (1984) et entre-temps il avait imaginé des amours similaires, mais interdites par les préjugés nationaux, entre le petit Louiala, dont le père mourut pour la France, et « un ange venu de Prusse », la petite Elsa Ehrengast dont la famille s’est installée dans Colmar à côté de la demeure des Freyburger. Un jeu d’enfants c’était de sauter par-dessus le grillage qui séparait les deux propriétés. Amours précoces sublimes, à la Roméo et Juliette, renforcées par l’altérité même et avivées par l’interdit. Elsa s’exclame : *O du !*, qui se traduit par *ô toi* et se prononce *ô doue*, comme joue. Ô douceur ! Louis, haut-rhinois, dirait : *Yo dü...* C’est aussi de l’allemand, mais une autre musique, en plus aigu. Vint l’épreuve d’une séparation. Elsa doit retourner à Berlin pour des leçons de piano. « Il n’y a qu’une chose qui puisse être pour un enfant plus intense qu’un amour profond, c’est son chagrin. »<sup>4</sup>

### Générosités

Au fond, toute l’œuvre littéraire alsacienne de Jean Egen, des *Tilleuls* jusqu’au dernier tome du *Partage du sang*, délivre un même message : amour de l’amour, amour des enfants, amour de la vie. Contre les forces de négation, de mort, que sont principalement les guerres, leur logique interne inhumaine et leurs suites. Chaque enfant, chaque adolescent encore, est un être unique, absolument singulier, tendu vers les plaisirs, le bonheur. Chacun est destiné à aimer et à être aimé, capable de donner et de recevoir. Chacun a ses talents propres, qui veulent s’exprimer. Une guerre ou alors des accidents, des maladies, des malheurs, fauchent les promesses. Jeté dans la débâcle de 40, puis entré dans la Résistance, le cousin Hubert (Fouchs), qui était si doué pour les jeux de l’amour et de la vie, ne reviendra pas.

Homme révolté, sensibilisé par ce qu’il a vécu et vu autour de lui, en particulier sur la terre d’Alsace, Jean Egen imagine, construit un monde de générosités, où les individus atteints par le malheur ont la possibilité de se reprendre, de réparer et de repartir. Les psychologues parlent sagement de « résilience ». Nouvelles relations hors des conventions, familles mêlées, recomposées, nouveaux commencements, nouveaux enfants, « naturels » ou adoptés. Ainsi arrive de Madagascar, dans les plumes d’un spahi empanaché, oncle Henri Freyburger, dit tonton Fachoda, « un marmot au teint chocolat, au regard de biche et à la toison astrakan ». Il se nomme Andrianampoinimerina, mais on va l’appeler André. La tribu des Freyburger s’était déjà pas mal élargie de veuves et d’orphelins. Elle va accueillir également ce prince malgache. « L’enfant sans mère devint le marmot le plus embrassé du Haut-Rhin. »<sup>5</sup>

Devenu un homme âgé qui se penche, connaissant la situation linguistique des Alsaciens, entendant comme leur parler propre, le dialecte, se décompose, Jean Egen s’enchant de la manière toute spontanée dont il avait appris et l’alsacien et l’allemand, sans les apprendre, sans aucun enseignement, juste par immersion et admiration. Il était entré dans l’allemand « comme un bateau qu’on lance à la mer »<sup>6</sup>. Car « qu’est-ce que l’allemand, sinon de l’alsacien décoloré, et qu’est-ce que l’alsacien, sinon de l’allemand bien en chair »<sup>7</sup> ! Dès la troisième lecture, il avait retenu par cœur un quatrain de Rilke (*Die Rose hier, die gelbe / Gab mir gestern der Knab’ / Heut’ trag’ ich sie dieselbe / Hinauf sein frisches Grab.*), que lui récita l’oncle Fouchs. C’était si naturel que personne ne s’étonna d’entendre Changala maîtriser une langue qu’il n’avait pas apprise.<sup>8</sup>

## Au pays de Babel

Son oncle Eugène, chef de l'Harmonie de Guebwiller, ne s'exprimait qu'en dialecte. Et « quand un mot lui manquait pour exprimer une pensée inhabituelle », politique ou sociale, il ne tombait pas dans le français comme nous autres – on était alors dans les années 1930 -, il recourait au *hochdeutsch*. « Mais il suffit qu'il fasse claquer le vocable emprunté sous sa langue pour qu'il prenne aussitôt la saveur haut-rhinoise. »<sup>9</sup>

Les visites rituelles chez les nombreux oncles et tantes pendant le temps des vacances étaient toujours des plus distrayantes et instructives pour Changala. L'oncle Emile élevait une chèvre qui par ses *mêêêd* ponctuait la conversation de papa.<sup>10</sup> Ne lui disait-elle pas merde ? L'oncle Jules, qui est cheminot, le fit monter un jour dans sa locomotive et lui permit de manœuvrer la manette qui déclenche les jets de vapeur. Certes, « *la locomotive du Bollwiller-Lautenbach n'est pas un lévrier du rail et le Changala n'a rien d'un colosse, il pèse à peine une trentaine de kilos, mais une puissance énorme est en train de s'accumuler en lui et, lorsque la machine expectore son premier jet de vapeur et que le train s'ébranle avec ses quatre wagons et ses trente voyageurs, le Changala ressent la plus forte émotion de sa vie.* »<sup>11</sup> Il a rêvé d'entrer à la Compagnie des chemins de fer. Une vocation parmi d'autres possibles.

S'agissant de la condition enfantine, une grande différence avec aujourd'hui, c'est qu'autrefois les familles étaient généralement nombreuses, comprenant à proximité trois générations et les branches latérales, oncles, tantes, cousins, cousines. Quand il n'y avait pas d'inexpiables querelles, cela formait un milieu convivial des plus stimulants et « à haute valeur éducative », pour parler comme des sociologues. Les enfants, aînés et cadets, s'éduquaient entre eux, en groupes de quartier, jouissant d'une certaine autonomie à l'insu des adultes. Les rues, pas dangereuses, les vastes cours à hangars, mais sans garage, les bouts de champ, les nombreux terrains vagues leur offraient un royaume, un espace ouvert.

Autre est la condition de l'enfant unique, élevé en appartement, ayant sa chambre « personnelle », encombrée de jouets délaissés et de gadgets électroniques. On observe qu'elle engendre fréquemment un type d'enfant gâté et asocial, des « petits montres d'égoïsme », des « petits cons »<sup>12</sup>. Comme Jean Egen, enfin son dernier personnage, Saint Nicolas, dont l'âne lui a raconté les ultimes mésaventures, en a fait la triste expérience. Dans ces grands ensembles urbains qu'il regarde comme des « tonneaux remplis de choucroute humaine », le saint ne trouve plus que des marmots indifférents qui, quand il vient en visite, ne bougent pas de leur écran. Saint Nicolas, patron des écoliers, *Kinderbeglucker* (il faut cinq mots en français pour expliquer : « dispensateur de bonheur aux enfants »), ils ne connaissent pas et ne veulent pas connaître. Ils ont commandé un nouveau logiciel au Père Noël.

On a donc vraiment changé de monde et d'imaginaire. Jean Egen, qui a gardé dans sa tête et son cœur les bonheurs de Changala, est inquiet, angoissé même. Que va devenir le monde – et quels enfants y laisserons-nous ? Quand se réveillant de ses cauchemars à l'hôpital, il prie à la fin « Dieu sauve saint Nicolas »<sup>13</sup>, c'est sauver les enfants qu'il veut, en souvenir du Changala qu'il a été et du Louiala, du Lumpi, d'Andrianampoinimerina et de quelques autres que son imagination avait engendrés.

Jean-Paul Sorg

## Notes

---

<sup>1</sup> Prologue à *Le Hans du Florival*, ACE éditeur, 1984.

<sup>2</sup> *Le partage du sang 1*, Louis Freyburger, Stock, 1980, p. 203.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>5</sup> *Le Partage du sang 3*, Des violons aux tambours, p. 179.

<sup>6</sup> *Le Hans du Florival*, p. 150.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>9</sup> *Les Tilleuls de Lautenbach*, Stock, 1979, p. 241.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>12</sup> *Saint Nicolas raconté par un ami de son âne*, éd. Bueb & Reumaux, 1985, p. 83. « Dites à ce petit con qu'on ne fait pas attendre Saint Nicolas. »

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 84.